

I

Au début de l'après-midi de ce treize mai 2015, j'étais dans le TGV qui descendait sur Marseille et je devais m'arrêter à Lyon où Ida, ma compagne, allait assister au Congrès des psychanalystes de langue française, que les aficionados appellent les « Romanes ». J'étais assis à côté d'elle. En face de nous, une dame tournait les pages de *Paris Match* défraîchis du mois dernier, ce qui ne m'avait pas échappé. À un moment, elle en feuilleta un qui laissa apparaître une page illustrée d'une photographie. Je poussai une exclamation discrète. Notre voisine leva cependant les yeux. Je murmurai à Ida qui lisait un essai de Roland Gori « : — C'est Christian Didier ! » Intéressée, notre voisine retira ses lunettes. Il y eut un échange de regards entre nous. « — Je connais l'homme qui est sur la photo. D'où ma surprise. —

Ah ! Qui est-ce ? » Je lui résumai l'histoire de Didier en quelques mots, ce qui était difficile, précisant « : — En 1993, il a tué René Bousquet, l'ancien secrétaire général à la police, à l'époque de Pétain. » Le temps pour elle de digérer la nouvelle : « — Vous le connaissiez donc ? — C'était un camarade de lycée, dis-je, ce qui n'était pas tout à fait vrai. Mais je n'allais tout de même pas raconter ma vie à cette inconnue. — Il a l'air terriblement vieux, dit-elle. — Vieux, usé et très malade. » Et je faillis ajouter : Peut-être est-il déjà mort. Mais ce n'était sans doute pas utile, parce qu'elle lut aussitôt la page où, en quelque sorte, Christian Didier s'expliquait à l'auteur de l'article dans l'espoir d'être réhabilité un jour. De temps en temps, elle me regardait avec curiosité. Elle paraissait être au début de la cinquantaine et avait certainement la moitié de cet âge en 1993, d'où vraisemblablement son ignorance. Elle remit ce magazine du 23 avril dans son panier, avec les autres. « — Ce sont d'anciens numéros que je rapporte de chez ma mère, expliqua-t-elle. J'aime bien lire ces vieux papiers en voyageant. Ça me distrait. Et puis, ça peut toujours servir pour le ménage. Je rentre à Marseille. Et vous ? — Nous descendons à Lyon. » Je n'en dis pas plus. La conversation mourut toute seule. La dame alla au bar, en revint, je fis de même, et je rapportai une boisson à Ida. Je pensai quelques minutes à Christian. Je n'avais plus de ses nouvelles depuis une quinzaine de jours et je ferais peut-être bien de l'appeler à notre retour à Bruxelles. Depuis plusieurs mois, il m'annonçait sa fin prochaine et il

était toujours là. À la longue, de tels avertissements rendent sceptique celui qui les reçoit et on a tendance à fuir l'idée de la mort par tous les moyens. Ainsi, moi, j'avais repéré, en circulant dans la voiture, à quelques rangées de ma place, une adorable jeune fille qui lisait un ouvrage datant, si ma mémoire est bonne, du début des années soixante-dix, que je croyais complètement oublié aujourd'hui et que je ne m'attendais certainement pas à apercevoir sur les genoux d'une aussi belle personne. Au cours de mon passage, elle l'avait refermé un moment. J'avais pu lire le titre et voir l'illustration de couverture : MANOUCHE, et la photo de ladite. L'héroïne du livre, le visage bouffi, laide comme la vieille putain sur le retour qu'elle était. Elle avait été la compagne de truands notoires, avait dirigé des boîtes de nuit et s'était exercée dans sa jeunesse au plus vieux métier du monde. Je n'en revenais pas. L'auteur était Roger Peyrefitte, romancier des *Amitiés particulières* et des *Ambassades*, vieil homosexuel et ancien diplomate pétainiste, mort depuis quinze ans. En me rasseyant à côté d'Ida, je me demandai comment cette belle jeune fille, née bien après la parution de *Manouche*, en était arrivée à avoir ce genre de curiosité. Ce livre, le lui avait-on conseillé ? Et qui ? Et pourquoi ? Était-ce parce qu'elle se rendait à Marseille, cette beauté ? Voulait-elle se lancer dans la prostitution ? Rêvait-elle d'être la compagne d'un bandit ? La photo de Manouche aurait dû être un repoussoir absolu, car c'est ce qui l'attendait si elle désirait vraiment entrer dans la carrière. Souhaitait-elle écrire une thèse sur

Roger Peyrefitte ou sur la prostitution à Marseille ? Tous les moyens sont bons quand il s'agit de ne plus penser à la mort. On ne bride plus son imagination.

Nous débarquâmes vers seize heures en gare de Lyon-Part-Dieu. Je n'y étais pas arrivé vraiment de gaieté de cœur et, pour tout dire, je m'étais un peu forcé. En fait, sauf accompagner ma femme à un congrès, je n'avais rien à faire à Lyon et je craignais de m'y ennuyer. Ida, à présent, ressent rapidement la fatigue. Elle craint les montées et n'apprécie vraiment que les marches en terrain plat. Or Lyon, comme on le sait, est bâtie sur des collines, à l'instar de Rome et de Paris. Maintenant, nous nous déplaçons beaucoup en taxi, comme à Rome il y a quelques mois. Je pourrai, certes, me promener seul à Lyon tandis qu'Ida assistera à des conférences et des colloques, mais elle a décidé de ne pas trop se montrer à ce congrès, ce qui nous laissera, à nous deux, beaucoup de temps pour visiter les musées et à moi beaucoup moins à consacrer aux promenades solitaires que j'affectionne. On comprendra bientôt pourquoi j'insiste à ce point sur mon emploi du temps personnel.

Le climat est surprenant pour qui vient de Bruxelles ; il y a bien vingt-huit degrés. La chaleur est sèche et le vent tiède. Sur le quai, c'est comme si nous étions passés en quelques heures de la fin de l'hiver à l'été. Nous sommes trop habillés. Il faudra s'alléger de quelques vêtements. Un taxi nous emmène à l'hôtel Crowne Plaza, dans le quartier de la Cité internationale où le Congrès commence demain. Nous passons devant l'ancienne gare des Brotteaux où je me suis

retrouvé parfois en 1969 quand je vivais avec Claire. C'est aujourd'hui et depuis quelque temps déjà un centre commercial. On longe le parc de la Tête d'or et sa végétation luxuriante, son lac. Sous ce soleil et ce ciel bleu, Lyon prend un air méditerranéen alors que je garde en mémoire l'image d'une ville grise et sombre, celle où j'ai vécu à l'automne de 1969, passant d'un hôtel miteux à l'autre pour aboutir dans un curieux phalanstère. Claire et moi étions arrivés à Lyon en pleine nuit, dormant dans une entrée d'immeuble dont il avait fallu fuir à l'aube, et le soir, grâce à la complicité d'un étudiant, nous nous étions introduits dans un bâtiment de l'université catholique d'où nous avons été expulsés par un prêtre. Deux jours après, ayant reçu de l'argent de ma mère en poste restante, nous avons pu dormir dans un vrai lit. Malgré notre situation précaire, j'avais encore trouvé le moyen d'acheter chez un bouquiniste *Le dernier sabbat de Maurice Sachs*, livre qui allait m'accompagner bientôt jusqu'à Salonique et que je revendrais à un libraire d'occasions, juif grec rescapé d'Auschwitz, qui m'en donna un bon prix. Il répétait sans cesse en français : « Germains, mauvais élèves, belle madame partie en fumée. » Le soir, à Lyon, ville que je découvrais, nous mangions, Claire et moi, dans un restaurant chinois proche de la place Bellecour et feuilletons, en attendant d'être servis, toute une collection de revues comme *La Chine* et *Pékin information*. C'était l'époque de la Révolution culturelle. Nous allions aussi dans une autre cantine, le restaurant des Quatre nations, sorte de bouillon Chartier aux prix modiques

et aux portions congrues. Curieusement, la ville retrouvée en 2004, déjà sous la chaleur d'un week-end de l'Ascension, ne m'apparaissait pas. Je n'avais pas, en cet instant, de souvenirs d'été de la capitale des Gaules. C'était Lyon, l'ancienne, d'avant les travaux de rénovation, d'avant la gare TGV et le quartier de la Part-Dieu, ville grise, à l'aspect misérable, comme sous l'Occupation et le marché noir, qui occupait ma mémoire. Ainsi me trouvant à présent à la réception du Crowne plaza dont l'architecte Renzo Piano avait créé aussi le quartier de la Cité internationale, je revoyais cet hôtel situé non loin de la place Bellecour, aux chambres donnant sur une cour intérieure, avec ses balcons et ses escaliers qui évoquaient pour moi une sorte de vieil hôtel chinois d'avant-guerre, cet hôtel dont j'avais trouvé la description dans un livre d'Elsa Triolet, *Le premier accroc coûte deux-cents francs*. Son personnage, une projection d'elle-même, avait habité là avec Louis(Aragon)sous l'Occupation, avant novembre 1942 et l'invasion de la zone libre. « Même dans les chambres donnant sur une galerie de bois, dans la cour, il y avait des lavabos bien blancs... » Claire et moi y avons vécu une quinzaine de jours, peut-être plus en octobre 1969. C'était un hôtel aux prix modiques, très propre, qui nous avait été recommandé par un ouvrier agricole rencontré dans le Beaujolais. Après quelques jours de repos et de flâneries, on se prépara à de nouvelles vendanges... C'est alors qu'un matin très tôt, ayant rendez-vous avec un viticulteur qui devait nous emmener dans sa propriété, je croisai un homme mince aux cheveux

blonds dont le visage ne m'était pas inconnu. Il marchait d'un pas rapide, un petit chat lové sur son épaule. Tout à coup, un peu avant de rejoindre le propriétaire de la vigne qui nous attendait près de sa voiture, je me souvins de cet homme. Je l'avais rencontré à la mi-novembre 1967, devant la gare de Colmar où j'attendais un bus qui devait m'emmener à Saint-Dié, si le chauffeur acceptait de me laisser monter gratuitement. Je n'avais plus un franc en poche. À Saint-Dié, ma tante Madeleine s'occupait de la gare routière, et c'était elle qui réceptionnait les colis. Elle connaissait les chauffeurs. Mais allais-je réussir à persuader celui-là que ma tante lui réglerait immédiatement le prix de mon billet et qu'il ne risquait rien à me « donner le passage », comme on dit en Italie ? Je n'en étais pas certain, mais comme j'avais vécu pendant des mois par et dans la débrouille, je ne risquais rien d'essayer. Mes cheveux et ma barbe étaient longs, ma peau basanée, et j'étais revêtu d'un poncho... Je ressemblais plus à un personnage de western-spaghetti qu'à un bon Français. L'homme de Lyon, sans doute étonné par mon allure de hippie, me parla le premier, et je lui racontai le grand voyage que j'avais entrepris en Turquie, en Iran, jusqu'en Inde. Maintenant j'étais épuisé, je rentrais chez ma mère, et, avec de la chance, j'y serais ce soir. Après beaucoup d'hésitation tout de même, l'inconnu accepta de m'aider et, quand le bus se rangea le long du quai, il acheta lui-même le billet pour Saint-Dié au chauffeur. Lui allait descendre sur Lyon. Il revenait d'un séjour chez un oncle, en Alsace, et ça s'était mal passé. Mais

le bus était sur le point de partir, j'y montai, et je remerciai l'homme pour sa générosité. Nous eûmes encore le temps d'échanger nos adresses... Cette aide inattendue, c'était le coup de pouce du destin. Si nous n'avions jamais plus été en relation, je ne l'avais pas oublié. Maintenant, deux ans après Colmar, c'était donc lui. Sous le choc de cette découverte, je me retournai aussitôt, prêt à lui sauter au cou et à lui rappeler notre rencontre, mais il avait déjà disparu, à croire qu'il avait glissé dans un interstice du temps. Me lancer à sa recherche maintenant ? Le viticulteur nous attendait. Nous avons besoin d'une certaine somme dans l'espoir de passer quelques semaines au soleil de la Grèce... On monta dans sa voiture. J'expliquai à Claire ce qui venait de se passer et pourquoi je tenais tant à retrouver l'inconnu de Colmar. « — Tu comprends mes regrets de l'avoir manqué. J'aurais pu lui rendre son argent, il est peut-être dans la dèche. — Si nous revenons à Lyon... dit-elle. — Oui, à force de sillonner le quartier, nous finirons bien par le retrouver. »

Naturellement, il n'en fut rien. À l'époque, je me souvenais encore de son nom. Depuis, j'ai perdu le carnet de moleskine noire où je l'avais inscrit, et aujourd'hui je l'ai totalement oublié.

L'hôtel où j'avais séjourné avec Claire en 1969, celui d'Elsa Triolet et d'Aragon en 1942, puisque c'était le même, avait probablement été détruit ou tellement transformé qu'il devait être méconnaissable. Peut-être a-t-on apposé une plaque sur la façade de l'immeuble où il se trouvait : « Dans cet ancien

hôtel ont vécu, entre 1941 et 1942, etc. » Nous étions très loin maintenant — en 2015 — de ces époques héroïques. Pour Ida et moi, le Crowne Plaza était infiniment plus confortable, avec son balcon donnant sur les frondaisons du parc de la Tête d'Or. On reconnaissait le style de Renzo Piano que nous avions déjà apprécié à l'hôtel Lingotto de Turin, construit sur l'ancien site de l'usine Fiat. Mais comme la chambre du Crowne Plaza était moins spacieuse que celle du Lingotto, une véritable suite, nous ne tardâmes pas à sortir malgré cette canicule précoce, pour visiter ce quartier qui devait exister depuis une quinzaine d'années. Nous nous y étions promenés il y a douze ans déjà, Ida s'y rendant tous les jours pour assister au congrès et moi seulement pour visiter une exposition consacrée à Wim Delvoye, un artiste flamand très axé sur la dérision de la religion catholique telle qu'elle est pratiquée à Gand, et la merde. À présent, il s'agissait, pour Ida, de repérer le centre des congrès, heureusement très proche du Crowne Plaza. Ce quartier était agréable, architecturalement réussi, mais peu pratique. On n'y trouvait pas de journaux. Les commerces de proximité étaient rares. Nous nous restaurâmes brièvement à la terrasse d'une pâtisserie, et ensuite, tant la chaleur était brutale, nous nous réfugiâmes dans le Parc.

En mai 2003, par une chaleur déjà estivale, j'avais parcouru les rues du vieux Lyon et je m'étais promené le long des deux fleuves. Sur un quai de la Saône ou du Rhône, j'avais longuement chiné au milieu des étals des bouquinistes, jetant finalement mon

dévolu sur un recueil de lettres de Joë Bousquet à une inconnue (*Lettres à Poisson d'or*), puis je m'étais enfoncé dans un labyrinthe de ruelles à la recherche d'un éditeur fantôme, les mystérieuses éditions À Rebours, dont je n'avais pas réussi à trouver la trace, passant par des traboules... et découvrant une ville italienne de la Renaissance que m'avaient caché l'automne de 1969, ses couleurs gris-pâle et la crasse des siècles. Un soir, Ida et moi, nous nous étions retrouvés à Collonge-au-Mont-d'Or, dans l'auberge de Paul Bocuse sise dans un ancien monastère. Festivités destinées à clore le congrès des psychanalystes de langue française dans la bonne ville de Lyon. Les invités de cette soirée — pysys et conjoints — étaient venus se distraire et manger agréablement. Le repas fut juste passable, bien indigne de la réputation de Bocuse, prince de la gastronomie qui, justement, peut-être pour racheter la médiocrité de ce que nous avons ingéré ce soir-là, fit une apparition dans la salle et se montra à nous dans son uniforme de grand chef, coiffé de la toque et ceint de la Légion d'honneur. On le photographia, on s'extasia sur cette vision et je me demande si Freud eût obtenu pareil succès s'il était revenu se montrer parmi nous. Comme on était en pleine invasion de l'Irak, un convive se demanda fort à propos, si nous avions parmi nous Paul Bocuse ou son sosie, puisque les envahisseurs états-uniens, en pleine traque de Saddam Hussein, se plaignaient d'une prolifération de sosies du dictateur dans le pays... Cette irruption de la réalité historique de l'époque fit long feu, les pysys, à quelques exceptions près, étant peu sensibles

à l'Histoire. Et puis, ils étaient là pour s'amuser et oublier les patients. Avant de se lancer dans un rock périlleux, vu son âge, un des commensaux avec qui je parlais s'étonna que j'habitasse Bruxelles, puisque j'étais écrivain, le centre de l'édition francophone se trouvant à Paris. Je haussai les épaules et je fis comme les autres, je me mis à danser au son des rythmes déversés par les boîtes à musique de la collection de Bocuse. La veille, nous avons été invités au domicile d'un collègue d'Ida, le docteur Y., un ancien médecin militaire, et nous avons fait connaissance des autres convives. Or, ce soir-là, chez Bocuse, je vis l'épouse de notre hôte qui faisait tapisserie pendant que son mari, de tendance lacanienne, dansait amoureuxment avec la collègue parisienne que nous avons rencontrée la veille à sa table. Par jeu, j'invitai madame Y. et l'entraînai dans un slow décent. La fête ne se prolongea pas au-delà d'une heure raisonnable. Les Lyonnais, dont Y. et sa femme, rentrèrent chez eux par leurs propres moyens. Les autres, nous partîmes tous ensemble de Collonge-au-Mont-d'or dans un bus qui nous déposa, Ida et moi, sur un quai du Rhône, à quelques mètres de notre hôtel, modeste et en travaux, que nous regagnâmes sous un ciel de nuit d'été. Nous ne pensions pas revenir de sitôt à Lyon.

Douze ans plus tard, Ida assistant au moins à l'ouverture du LXXV^e Congrès, je décidai, en cette fin de matinée du 14 mai 2015, maintenant qu'il faisait moins chaud que la veille, d'aller me promener de l'autre côté du Rhône. On devait se retrouver à quatorze heures à la terrasse du bar du Crowne Plaza.